

Premier voyage à Bologne Dernier voyage à Venise Seiichi Furuya

Le deuil à travers l'appareil photo : L'Élégie de Seiichi Furuya à sa dernière femme. Dans une rare interview, le photographe japonais évoque les souvenirs de sa femme Christine Gössler, décédée par suicide en 1985, à travers la photographie.

Seiichi Furuya a rencontré Christine Gössler, une actrice en herbe et étudiante autrichienne en histoire de l'art, en 1978. Ils se sont mariés quelques mois plus tard et ont eu un fils en 1981. Dès le début, Furuya s'est senti obligé de la photographier. «J'ai vu en elle une femme qui passe devant moi, parfois un modèle, parfois la femme que j'aime, parfois la femme qui m'appartient», écrit-il dans *Camera Austria* en 1980. Ensemble, ils ont constitué une archive de milliers d'images, une archive que Furuya a revisitée, encore et encore, depuis que Christine a sauté d'une fenêtre du neuvième étage à Berlin-Est en 1985. Ces fouilles se sont matérialisées dans une série de livres de photos intitulés collectivement *Mémoires* (1989, 1995, 1997, 2006, 2010, 2020). C'est le monument de Furuya à son grand amour, son testament aux liens qui lient et qui demeurent.

Le dernier ajout à la série, *First Trip to Bologna 1978 / Last Trip to Venice 1985*, est le fruit de la deuxième collaboration de Furuya avec Chose Commune, et touche à presque toutes les notes émotionnelles. À bien des égards, il se lit comme un carnet de voyage, divisé en deux voyages qui marquent la fin de sa relation avec Christine. Le premier, une série nouvellement composée intitulée *First Trip to Bologna 1978*, est composé d'images tirées d'un film Super 8 enregistré un mois après leur rencontre ; le second est une version rééditée de *Last Trip to Venice 1985*, d'abord auto-publié par Furuya en 2002. Il s'est passé beaucoup de choses entre-temps, et après aussi. Mais si ce livre - comme d'ailleurs l'ensemble du travail du photographe - est invariablement lié à la nostalgie, les révisions de Furuya transcendent le temps et le lieu, car il étudie comment la photographie peut non seulement faire le deuil d'une vie passée, mais aussi en réimaginer une nouvelle.

Furuya nous parle ici de son nouveau livre, de l'impulsion qui a présidé à la création de *Mémoires* et de ce que signifie faire son deuil par la photographie.

Alex Merola : Comment avez-vous rencontré Christine Gössler ?

Seiichi Furuya : Le 17 février 1978, Christine et moi nous sommes rencontrés lors du vernissage de l'exposition *Color Photographs* de Gwenn Thomas au Forum Stadtpark de Graz, en Autriche. Elle est arrivée avec une femme que je connaissais déjà, et elle m'a présenté à Christine. Après la cérémonie, les participants ont dû discuter dans un pub quelque part dans la ville, et elle devait être là et j'ai dû obtenir son numéro de téléphone. Je ne me souviens pas exactement de ce qui s'est passé ensuite. Je dois avoir bu trop de vin.

Dix jours plus tard, j'ai trouvé le courage d'appeler Christine et de l'inviter à un rendez-vous. Notre relation est devenue inséparable à partir du jour où nous avons vu le film «jidaigeki» *Harakiri* (1962). C'est sans doute quelques années après sa mort que j'ai découvert ces mots griffonnés dans mon journal intime : Je l'ai invitée au cinéma, mais je suis un peu en retard. Christine a l'air un peu fâchée. Les cicatrices sur son cou et ses poignets la dérangent». Maintenant que j'y repense, je me rends compte que notre relation a commencé et s'est terminée par un suicide.

Christine est venue chez moi le lendemain, et c'est là que j'ai pris la première photo d'elle. À partir de ce jour, nous nous sommes rencontrés presque tous les jours et, bien que mon agenda indique que nous nous sommes rendus à Bologne du 18 au 25 mars, étrangement, je ne me souviens toujours pas de notre voyage. J'ai emporté mon Leica et ma caméra Super 8 avec laquelle je tournais des films. Le fait que le collègue de Christine nous ait emmenés à Bologne n'a été révélé que lorsque j'ai visionné les films numé-

risés que j'ai découverts dans mon grenier en 2018. Cependant, au lieu de me rappeler des souvenirs du voyage, je n'ai pu me souvenir de rien pendant plus d'une semaine. Cela n'a pas changé même après avoir regardé les nombreuses photographies et vidéos que j'ai prises pendant notre séjour.

D'après le journal de Christine, j'ai pris la décision de l'épouser pendant notre séjour à Bologne. Une semaine après notre retour, nous sommes retournés au Japon et avons participé à une cérémonie de mariage de style shintoïste chez moi, à Izu. Notre relation est alors rapidement passée à l'étape suivante. En y repensant, c'est peut-être la période la plus heureuse pour nous, même si elle semblait un peu prise au dépourvu par le changement soudain de son environnement. Trois mois et demi plus tard, nous étions mariés.

AM : Avez-vous des souvenirs du tournage des films ?

SF : Très peu, cependant, une liste détaillée que j'ai produite après avoir numérisé tous les films a montré que depuis le moment où j'ai rencontré Christine jusqu'à la fin de mon voyage à Bologne, j'ai tourné trois films totalisant un peu plus de 20 minutes. Pourtant, je n'ai aucun souvenir de nous deux en train de les regarder ensemble. À l'époque, il fallait beaucoup de temps et d'efforts pour préparer un projecteur et un écran pour visionner un film Super 8. Je n'ai jamais été un fan de vidéo, et je pense que j'étais tellement occupé par ma vie quotidienne que je regardais ou montais rarement les films que je faisais.

AM : Quel a été votre processus de sélection des photos à partir des séquences ?

SF : J'ai regardé les trois films plusieurs fois d'affilée. En suivant les images sombres et granuleuses, j'avais presque l'impression de regarder des scènes d'un film célèbre. L'une après l'autre, des scènes qui semblaient n'avoir jamais existé dans ma mémoire - et qui, par conséquent, ne pouvaient pas avoir été perdues dans ma mémoire - apparaissaient devant mes yeux. En même temps, j'avais l'impression d'être en plein dans cet instant. Surtout lorsque je suis tombé sur la scène où Christine, vêtue d'un pull bleu, me sourit à travers les mailles de son chapeau de cocktail qu'elle a trouvé au marché aux puces. Un sentiment de nostalgie m'a envahi en me rappelant pourquoi j'étais tombé amoureux d'elle. Et puis, je n'ai pas pu cacher ma surprise d'être à nouveau amoureux d'elle, comme elle l'a fait de manière si vivante dans la vidéo. J'ai montré les photographies de Christine dans de nombreux livres de photos et expositions, mais, bien sûr, il s'agissait toujours d'images fixes. Lorsque je l'ai vue en mouvement, j'ai ressenti une vague d'émotion que je ne pouvais pas décrire.

J'avais du mal à croire que tout cela s'était réellement passé il y a 44 ans. Mais comme je n'avais aucun souvenir, je me suis demandé si je pouvais, en extrayant des images fixes, image par image, concevoir une nouvelle mémoire sous la forme d'un livre. J'ai imprimé des planches contact contenant des centaines d'images, je les ai étalées sur le sol et j'ai attendu qu'une nouvelle narration émerge. C'est ainsi qu'a commencé le montage de ce que j'imaginais être un récit de voyage «monogatari». Pendant un moment, j'ai eu l'illusion que notre voyage à Bologne allait commencer maintenant : le récit d'un voyage qui a un air de scandale et de mystère, le parfum délicat du printemps flottant dans l'air.

AM : Cette vivacité semble être favorisée par le séquençage cinématographique que vous avez déployé ici.

SF : Je pense que l'enchaînement des images excelle à décrire le flux subtil du temps, impossible à exprimer en utilisant des images fixes individuelles. En d'autres termes, il donne vie à des images mortes.

AM : Et là où la première section possède un air de printemps, la deuxième section a une résonance très différente. Comment s'est déroulé le voyage à Venise en 1985 ?

SF : Notre famille a déménagé de Dresde, en Allemagne de l'Est, à Graz pour que Christine, qui était tombée malade, puisse se faire soigner. Elle a subi sa troisième hospitalisation et est sortie de l'hôpital une semaine plus tard. La nuit suivante, elle a soudainement dit qu'elle voulait partir et être seule avec moi. Nous sommes partis pour Venise, et j'ai enregistré ce voyage de quatre jours sur deux films diapositives,

dont l'un a été accidentellement exposé deux fois. Les photos commencent par les jours d'hospitalisation de Christine et se terminent par un portrait d'elle me regardant avec un sourire sur le ferry. Ayant déménagé de Dresde à Berlin pour un nouveau travail, j'ai remis par erreur cette pellicule déjà exposée dans l'appareil photo et j'ai photographié les rues de Berlin-Est.

C'était notre dernier voyage ensemble. Même après avoir quitté l'hôpital, la santé de Christine n'était pas bonne. Quatre jours après son retour de Venise, elle doit à nouveau être hospitalisée. Elle est retournée vivre à Berlin-Est, et son état mental est resté instable. Puis, le 7 octobre, elle a mis fin à ses jours.

AM : En 2002, vous avez auto-publié Last Trip to Venice 1985. Bien qu'il partage une grande partie du contenu de cette deuxième section, la séquence est nouvelle.

SF : Notre voyage à Venise reste très présent dans ma mémoire, depuis le moment où nous sommes partis en train express jusqu'au moment où nous sommes rentrés chez nous. Je savais que c'était une limite, parce qu'il était, à bien des égards, impossible de le monter de manière à ce qu'il donne l'impression d'être une histoire libre. Lorsque j'ai contacté Chose Commune au sujet de la possibilité de publier un livre sur Bologne, l'éditrice, Cécile Poimboeuf-Koizumi, m'a suggéré d'inclure également le voyage à Venise. J'ai été surpris et ravi, et nous avons convenu qu'elle éditerait le livre de manière indépendante.

AM : Le sourire de Christine - à Bologne, à travers les mailles de son chapeau de cocktail, et à Venise, à l'arrière du ferry - se répercute dans le livre, à travers la distance du temps. Pourtant, il s'est passé beaucoup de choses entre ces deux voyages.

SF : Le «sourire bleu» de Christine à Bologne - qui essayait probablement de me dire ce qu'elle avait sur le cœur - pouvait revenir momentanément, même au milieu des jours où elle était accablée par sa maladie mentale. J'avais documenté ces quelques instants à Venise, faisant un saut de sept ans dans le temps pour rencontrer le même sourire. Bien sûr, ce n'est qu'après avoir vu la maquette de ce livre que j'ai réalisé le «saut» de ce sourire. Je me souviens encore avoir pensé : «Je suis content que nous soyons venus à Venise», alors que je photographiais le moment où elle m'a souri légèrement avec son crâne rasé en traversant le canal sur le ferry. La photographie, elle-même, a toujours été un acte de deuil de ces moments magnifiques, douloureux et uniques.

Par coïncidence, les destinations de ces deux voyages étaient des villes d'Italie. Et en compilant notre premier et notre dernier voyage dans un seul livre, j'ai eu une révélation ... Les gens n'ont pas d'autre choix que de porter leur destin, de lutter contre un mal tragique pour accomplir leur vie. Et nous ne pouvons pas éviter le fait que parfois le mal tragique gagne la bataille. J'ai choisi de présenter cette triste réalité sous la forme d'un livre de photos. Je me suis dit que je ne pouvais pas enterrer son regret. Je ne peux pas la tuer deux fois.

AM : Est-ce l'élan qui sous-tend les livres Mémoires ? Ce que Roland Barthes a formulé comme étant la capacité de la photographie à reproduire mécaniquement - à l'infini - ce qui s'est passé une fois ?

SF : Mon premier livre de la série Mémoires a été créé comme un requiem pour Christine. Il a déclenché une révélation... J'ai dû démêler les circonstances qui ont conduit à cette fin malheureuse. La publication répétée de Mémoires n'a jamais été prévue. C'est la nouvelle incertitude présentée par ce livre - que je pensais être le dernier - qui m'a poussé à produire le suivant. À mesure qu'une chose était clarifiée, de nouvelles questions surgissaient. C'était un processus répétitif. Finalement, j'en suis arrivé à la conclusion que je ne trouvais pas la réponse que j'aurais dû chercher. Si la photographie n'avait pas existé, ma vie aurait pris un chemin complètement différent. Je n'aurais pas été troublé par ce passé à la fois complexe et réel qui ne revient qu'à travers les photographies. La capacité d'oublier est très importante pour la vie humaine. Cependant, les photographies résistent à cette fonction. Une photographie est un démon qui transforme un moment passé en un présent éternel.

Je pense que faire un livre photo revient à assembler des images chaotiques et complexes vers un grand thème dans sa tête. Au fur et à mesure que le travail avance, les contours du thème deviennent de plus en plus clairs. Je pense que c'est un peu comme la façon dont un compositeur écrit une symphonie en combinant des notes individuelles. Pour moi, un livre de photos est comme un CV, un enregistrement de ma vie et de la transformation de mes états d'esprit. Je crois que le pouvoir de la photographie en tant que médium réside dans le fait qu'elle peut permettre l'expression de quelque chose qui ne peut être exprimé dans le domaine du langage. La vie doit être vécue pleine de ce quelque chose.

AM : Est-ce une conviction qui s'est intensifiée avec l'âge ?

SF : Maintenant que j'ai 72 ans, mes activités créatives sont constamment guidées par le temps qu'il me reste. C'est-à-dire que je pense toujours à ce que je devrais faire pendant le temps qu'il me reste. La première chose sur ma liste de choses à faire est d'utiliser les photographies que Christine a prises pendant les quelque sept années que nous avons passées ensemble. C'est ma tentative de capturer sa vision du monde telle qu'elle l'aurait vue et ressentie. Le premier livre factice vient d'être achevé. Il est provisoirement intitulé *By Christine 1978-1985*, et compte environ 650 pages. Ces livres de photos sont quelque chose que je continue à faire afin de pouvoir offrir un souvenir à Christine lorsque je la rencontrerai à nouveau. On pourrait aussi dire qu'il s'agit d'un rapport sur la façon dont j'ai vécu ma vie après sa mort. Moi aussi, je vais quitter ce monde dans un avenir proche... Je vais littéralement faire le dernier voyage pour la retrouver. Lorsque Christine a été enterrée en 1985, mon fils Komyo a déposé sur son cercueil un grand portrait d'elle, un avion qu'il avait construit lui-même et un bouquet de fleurs sauvages que nous avions cueillies ensemble dans notre jardin. Le moment venu, j'emporterai tous mes livres de photos.